

YAN Lianke

# LES QUATRE LIVRES

Traduit du chinois  
par Sylvie Gentil

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS  
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE



---

*Éditions  
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR AUX EDITIONS PHILIPPE PICQUIER

*Servir le peuple*  
*Le Rêve du village des Ding*  
*Les Jours, les Mois, les Années*  
*Bons baisers de Lénine*

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE CHEN FENG

*Titre original : Sishu*

© 2010, Mingpao Publishing Company, Ltd., Hong Kong

Tous droits réservés

© 2012, Editions Philippe Picquier

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

[www.editions-picquier.fr](http://www.editions-picquier.fr)

*Conception graphique* : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-0352-8

## SOMMAIRE

I.	<i>L'Enfant du ciel</i> .....	9
II.	<i>La novéducation</i> .....	29
III.	<i>La pluie de fleurs</i> .....	47
IV.	<i>Des criminels</i> .....	71
V.	<i>La liberté</i> .....	77
VI.	<i>La dualité</i> .....	103
VII.	<i>L'exode</i> .....	105
VIII.	<i>Le grand chambardement</i> .....	135
IX.	<i>La pente enchantée</i> .....	149
X.	<i>La grande ville de la province</i> .....	175
XI.	<i>Le feu</i> .....	189
XII.	<i>Le travail des champs</i> .....	219
XIII.	<i>La grande famine (I)</i> .....	263
XIV.	<i>La grande famine (II)</i> .....	287
XV.	<i>La lumière</i> .....	373
XVI.	<i>Les manuscrits</i> .....	401



*A ce pan d'histoire oublié et à ces  
dizaines de milliers d'intellectuels, les  
morts et les survivants.*



## I. L'ENFANT DU CIEL

*L'Enfant du ciel*, p. 13-16

Ses pieds ont foulé la terre, il est revenu.

C'était la fin de l'automne et le ciel était vaste, la campagne une plate étendue, il était minuscule. Une étincelle noire qui peu à peu grandissait. Les bâtiments de la zone de novéducation, eux, se dressaient là de toute éternité. Or voici qu'il s'y arrêta. Et il en fut ainsi. La terre avait porté son pas, il était revenu. Un soleil doré se couchait. Et il en fut ainsi. La lumière était lourde et épaisse, chaque faisceau pesait ses sept ou huit onces ; et ils étaient serrés, comme les arbres d'une forêt dense et drue. Les pieds de l'Enfant dansaient dans le soleil couchant. A cause de la chaleur ils étaient douloureux, elle pesait sur sa poitrine et son échine. C'était une chaleur contre laquelle il cognait, une chaleur qui l'étranglait. Les bâtiments de la zone de novéducation, avec leurs briques grises, leurs tuiles grises, étaient vieux comme le monde ; la lumière d'un chaos très ancien s'y entassait ; ils se dressaient là de toute éternité. Or voici qu'il s'y arrêta. Et il en fut ainsi. La lumière était bonne, et Dieu sépara la lumière des ténèbres. Dieu appela la lumière « jour » et les ténèbres « nuit ». Il y eut un soir et il y eut un matin. Et ils furent

séparés. Le moment qui précède les ténèbres, Il l'appela crépuscule. Le crépuscule est une bonne chose. La poule monte sur son perchoir, le mouton rentre à la bergerie, le bœuf s'affranchit de la charrue. L'homme quitte son travail.

L'Enfant était revenu, il avait marché sur la terre. Le portail de la base était grand ouvert, déserté. Il actionna le sifflet. Et voici que lorsque le signal eut retenti, ils accoururent tous, par petits groupes. Dieu dit : « Qu'il y ait un firmament au milieu des eaux et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux », et il en fut ainsi. Dieu fit le firmament, et Dieu appela ce qui était au-dessus « ciel » et il appela ce qui était en dessous « terre ». Sur la terre il y avait les hommes, par groupes éparpillés.

L'Enfant dit : « Je suis revenu. J'étais en haut, j'étais au bourg. J'ai dix commandements à vous faire savoir. »

Et il leur dit les lois.

Il leur lut les commandements, qui étaient dix interdits :

« En toute occasion tu demanderas congé, point ne te déplaceras comme bon te semblera.

En toute occasion tu travailleras, point ne parleras à tort et à travers.

En toute occasion tu laboureras et t'acharneras à produire la moisson la plus riche, car tu en seras récompensé ou puni.

Tu aideras ton prochain mais tu ne commettras pas l'adultère car celui qui le commettra sera puni.

Quand tu reprendras le livre, la plume et le papier, tu ne liras et n'écriras pas n'importe quoi, car il est interdit de penser à tort et à travers.

Tu ne colporteras point de rumeurs ; tu ne nuiras point à ton prochain. »

En tout il y avait dix règles. Et c'était dix interdictions. La dixième disait : « Tu te n'évaderas point, tu respecteras le règlement car la fuite aura son prix. » C'était avant les



ténèbres, le crépuscule chauffait la terre. Les maisons de la base se dressaient en rangs gris au milieu d'une lande sauvage. Devant le premier bâtiment il y avait une cour, elle était plantée d'ormes. Dans les arbres il y avait des oiseaux. Dieu avait dit : « Que la terre produise des êtres vivants selon leur espèce : bestiaux, bestioles, bêtes sauvages et oiseaux selon leur espèce. » Il fit les animaux domestiques, chacun selon son espèce ; et sur la terre Il fit les insectes qui rampent, chacun selon son espèce. Dieu vit que cela était bon, et Dieu dit : « Faisons les hommes à notre image, et qu'ils dominent sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, tous les bestiaux de la terre et toute la terre, ainsi que toutes les bêtes sauvages et toutes les bestioles qui rampent sur la terre. Qu'ils dominent tout ce qui vole dans le ciel, tout ce qui est animé de vie et se meut sur la terre. » Dieu dit : « Regardez. Je vous donne toutes les herbes portant semence qui sont sur toute la surface de la terre, et tous les arbres qui ont des fruits portant semence : ce sera votre nourriture. A toutes les bêtes sauvages, à tous les oiseaux du ciel, et à tout ce qui rampe sur la terre et est animé de vie, je donne pour nourriture toute la verdure des plantes », et il en fut ainsi. Dieu vit tout ce qu'Il avait fait, cela était très bon. Ainsi furent achevés le ciel et la terre, avec toute leur armée. De tout il y avait selon son espèce. Et l'ordre régnait. Le monde obéissait aux règles. Dieu souriait.

L'Enfant dit : « En tout, il y a dix lois. La dixième dit : "Tu ne t'évaderas point, tu respecteras le règlement car la fuite aura son prix." » Alors il prit pour leur montrer un certificat, une feuille de papier blanc bordée de rouge, avec en haut le drapeau, l'emblème de la Nation et en gros le mot *Récompense*. Mais là où un texte aurait dû se trouver, il n'y avait rien, juste une balle imprimée, de couleur dorée. « Je suis allé au bourg et je suis revenu, dit l'Enfant. Les autorités

m'ont demandé de vous remettre ceci, et je vous le remets. Les autorités ont dit : "Si quelqu'un cherche à s'évader, en plus du certificat il aura une vraie balle." »

Et il en fut ainsi.

L'Enfant leur distribua les certificats un à un, il exigea que tous le collent à la tête de leur lit. Ils pouvaient aussi le mettre sous l'oreiller, afin de sans cesse y penser. Et le ciel s'assombrit. Le crépuscule est une bonne chose, la poule monte sur son perchoir, le mouton rentre à la bergerie, le bœuf s'affranchit de la charrue. Et l'homme quitte son travail. Il dit encore : « Le travail cet automne, ce sera d'ensemencer. Vous aurez chacun de trois à cinq mus de terre au moins, il faudra les labourer et les emblaver, vous devez rivaliser pour une bonne moisson. Les paysans ont un rendement moyen de presque deux cents livres par mu. Mais vous, vous êtes des hommes éduqués, des hommes capables, il vous en sera demandé cinq cents. Les autorités ont dit que l'Etat est au centre de l'univers, les Etats-Unis sont de la crotte, l'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Italie aussi, de la crotte et de la roupie de sansonnet. Nous allons en deux ou trois ans bouleverser l'univers, nous allons rattraper l'Angleterre et dépasser les Etats-Unis. Les autorités ont dit qu'après avoir semé le blé, il faudra décrocher la lune et fabriquer de l'acier à grande échelle, vous produirez en moyenne un fourneau par personne et par mois, vous êtes des hommes cultivés, des hommes capables, vous ne pouvez pas faire moins que les paysans. »

Les autorités avaient dit. Et il en serait ainsi.

« Si quelqu'un refuse de cultiver le sol, si quelqu'un refuse de fabriquer l'acier, il en aura le droit, dit encore l'Enfant. Quiconque préférera s'évader, il en aura le droit. Dans les autres zones, partout déjà des hommes ont reçu la balle en récompense. Si vous voulez vous évader, je ne vous

demande qu'une chose. Il y a une condition, j'irai chercher le coupe-paille et si vous décidez de vous évader, si vous ne voulez ni cultiver la terre ni fabriquer l'acier et que vous ne voulez pas non plus de la balle, mettez-moi sous la lame et coupez-moi en deux. »

« Je me montrerai coopératif, vous me couperez la tête et vous en irez. Vous pourrez retourner là-bas. »

« Je ne demande rien d'autre, coupez-moi en deux et vous n'aurez pas besoin de besogner et de peiner, vous n'aurez pas besoin de fabriquer l'acier, vous pourrez partir. »

Le ciel était devenu noir. Et il en fut ainsi. Les ténèbres de l'automne s'installèrent, l'univers était désert et chaos, il avait le noir verdâtre des cantaloups. Les hommes allèrent chacun de son côté, ils avaient tous le certificat à la main, cette feuille blanche bordée de rouge, avec en haut le drapeau, l'emblème de la Nation et le mot *Récompense* écrit en gros. A l'endroit où le texte aurait dû se trouver, une balle était imprimée, une énorme balle jaune d'or, comme un fruit au milieu des plantes herbacées. Dieu dit : « Qu'il y ait des luminaires au firmament du ciel pour séparer le jour et la nuit ; qu'ils servent de signes, tant pour les fêtes que pour les jours et les années ; qu'ils soient des luminaires au firmament du ciel pour éclairer la terre », et il en fut ainsi. Dieu fit les deux luminaires majeurs : le grand luminaire comme puissance du jour et le petit luminaire comme puissance de la nuit, et les étoiles. Dieu les plaça au firmament pour éclairer la terre, pour commander au jour et à la nuit, pour séparer la lumière et les ténèbres, et Dieu vit que cela était bon. Ainsi fut créé le monde. Il y eut un soir et il y eut un matin. Ce qui venait avant la nuit, Dieu l'appela le crépuscule. Ce qui venait après le crépuscule, Il l'appela la nuit. La nuit était venue furtivement, tout ce qui était animé se fit silencieux mais il resta un bruit au cœur de la terre qui

se transmet à la surface de la terre. Mais il y avait le bruissement de l'herbe qui se transmettait à l'espace. Mais il y avait les oiseaux qui rentraient au nid. Il y avait les blessures des hommes. Tous avaient à la main un certificat, et ils le tenaient comme ils auraient tenu une grosse fleur, tous étaient tristes et muets, on aurait cru que l'automne venant, la fleur allait faner, ils avaient la mélancolie de la nuit.

Et il en fut ainsi. L'Enfant regagna la chambre où il dormait. La terre était vaste et calme. Le silence emporta le pas des hommes comme l'eau emporte les choses qui flottent.

### *L'Enfant du ciel*, p. 19-23

Il se fit un grand chambardement, un grand chantier au ciel et dans l'univers.

C'était à qui aurait la plus belle moisson, il fallait semer le blé. Les hommes labourèrent. En ce neuvième mois le ciel était haut, lointain et frémissant, le souffle de l'automne emplissait la campagne. Le soleil brillait là où il était d'humeur à briller, ailleurs il n'y allait pas. Le vent aussi. Quand le cœur lui disait, il soufflait sur les cimes des arbres et elles se balançaient; sur les cheveux des hommes et dans sa fraîcheur leurs visages frémissaient; à la surface des champs, les herbes et la terre bruissaient, chuchotaient. C'était, disaient-ils, sur la rive du fleuve Jaune, en vérité elle était encore loin. On ne voyait point ses eaux courir, on ne voyait que la lande déserte qui allait de sa berge aux zones de novéducation. On ne voyait point de village, on ne voyait que les hommes des zones, éparpillés.

Les zones elles-mêmes étaient si distantes les unes des autres qu'entre eux ils ne se fréquentaient pas.

Les hommes retournaient la terre, éparpillés dans les champs. Dès le lever, de bon matin, ils la retournaient. Après le petit-déjeuner, ils la retournaient. Quand venait le midi, ils la retournaient. C'était, selon le classement, la zone 99. Les autorités avaient dit : « Que les hommes et les cultures disséminés sur les rives du fleuve Jaune se consacrent à la novéducation. » Et la novéducation avait été. Les autorités avaient dit : « Attribuons des numéros aux gens et aux terres de cette zone, et puis châtions-les pour refaire leur éducation. Le ciel domine la terre, la terre domine l'homme. Qu'ils peinent à la tâche. D'autres leur diront que faire. » Et d'autres avaient créé la zone 1, la zone 2, et ainsi de suite jusqu'à 99. Les autorités avaient dit : « Cela est bon, qu'ils peinent à la tâche, ils seront récompensés ou punis, ils se novéduqueront. Qu'ils viennent de la capitale, du Sud, d'un chef-lieu de province ou de la préfecture; qu'ils aient été professeurs, cadres, hommes de science, enseignants, peintres ou érudits, aussi talentueux et savants soient-ils, tous viendront ici peiner et se réformer, devenir des hommes nouveaux. Ils y passeront deux ou trois ans, cinq ou sept ans, ou simplement le temps de leur vie. »

Et il en était ainsi. Ils peinaient à la tâche et se novéduquaient.

Il était presque midi, l'Enfant arriva. Les hommes étaient sur le sol comme des étoiles. Dans le ciel volaient des oiseaux. Du fleuve Jaune au loin montait une brume d'eau fétide. Les champs nouvellement labourés étincelaient, jaunes et rouges sous le soleil. Il émanait de la terre un parfum qui saturé de milliers d'années de chaleur flottait tel un ruban de soie et dansait dans la lumière comme une brume. Les hommes étaient sur le sol, fatigués ils s'étaient accroupis pour se reposer. Quand ils virent l'Enfant qui venait, ils reprirent leur labeur. Un homme à l'œil négligent n'ayant pas remarqué sa présence, l'Enfant alla dans sa

direction et se campa devant lui. Il reconnut un écrivain qui avait composé des ouvrages pour exposer ses idées. Il lui dit : « Tes livres sont de la merde de chien. »

Effrayé l'Écrivain hocha la tête : « Mes livres sont de la merde de chien. »

« Répète trois fois. »

L'Écrivain répéta trois fois : « Mes livres sont de la merde de chien. »

L'Enfant s'éloigna en souriant.

L'Écrivain sourit lui aussi, puis il se remit à son labour.

Un professeur, un érudit, lisait accroupi. Il ne vit pas l'Enfant, mais l'Enfant le vit et alla se placer derrière lui, il toussa et dit : « Encore en train de lire ? »

L'Érudit, sous le choc, sauta sur ses jambes, il fourra le volume dans sa veste d'un air de défi puis il reprit la bêche et le travail.

Le ciel était bleu, très haut et les nuages pâles. La terre que l'Érudit retournait au milieu de la friche, fraîche et odorante. La zone 99 était organisée en pelotons, le labourage s'effectuait par pelotons, et ils étaient dispersés dans les champs de l'est. Entre le premier et le troisième, le chemin était long, la terre était vaste. Les tiges de maïs de la saison précédente, qui étaient restées au bord des champs, avaient été disposées en cercle autour des arbres et on pouvait se glisser dessous soit pour se réchauffer, soit pour une autre raison. Dans le troisième peloton, tout le monde était là, tout le monde labourait. Mais à mieux y regarder, il manquait quelqu'un. L'Enfant suivit un regard, puis s'en alla, l'air entendu, vers un de ces peupliers cernés de chaumes sur la bordure du champ. Il envoya un coup de pied dans les éteules. Puis encore un. Un homme sortit, des feuilles mortes dans les cheveux.

Quand il vit l'Enfant, il pâlit de frayeur.

« Tu pissais ? » lui demanda l'Enfant.

Il ne répondit pas.

« Tu étais en train de pisser ? » insista l'Enfant.

L'autre ne disait mot.

Avec le manche d'une bêche, l'Enfant retourna alors quelques tiges de maïs. Il vit qu'à l'intérieur quelqu'un avait fait un trou. Dans ce trou il y avait de la lumière. La lumière éclairait l'arbre et sur l'arbre quelque chose était collé, un portrait de la Vierge Marie. L'Enfant, qui ne connaissait pas la Sainte Mère, la trouva jolie. L'image était vieille et sale, la femme bonne et belle. En la regardant il sourit, mais quand il eut remis en place les tiges du maïs, ce sourire s'était évanoui, son visage était devenu froid.

« Dis-moi trois fois de suite : “Je suis un voyou, un débauché.” »

L'autre ne dit rien.

« Tu ne veux pas m'avouer ce que tu faisais là-dedans ? Avec une Occidentale en plus ? »

L'homme ne répondit pas.

« Deux fois, ça suffira », concéda l'Enfant.

L'homme ne disait toujours rien.

Le groupe qui travaillait la terre un peu plus loin regardait dans leur direction. Ils ignoraient ce qui s'était passé mais regardaient, longuement. L'Enfant était un peu énervé, il fit un pas en avant et insista : « Tu ne veux vraiment pas le dire ? Si tu ne le dis pas, je vais arracher cette image, l'accrocher à un mur de la base et j'expliquerai que tu as forniqué avec elle sous les tiges. »

L'homme ne répondit pas.

L'Enfant impuissant envoya un coup de pied dans les chaumes, arracha ceux qui fermaient le trou, tourna le dos à la foule pour se mettre bien en face du portrait, puis il défit sa ceinture, comme s'il voulait baisser son pantalon pour uriner dessus. Alors l'homme s'affola, il tomba

soudain à genoux devant l'Enfant : « Je vous en supplie, surtout, surtout ne faites pas ça ! »

« Dis que tu es un voyou. Dis-le une seule fois et j'en serai content. »

L'homme resta muet.

A nouveau l'Enfant se tourna vers l'image comme pour uriner.

L'homme était livide, ses lèvres tremblaient. « Je suis un voyou, je suis un débauché », répéta-t-il plusieurs fois.

Mais en disant les mots il pleurait.

« Et voilà, répondit l'Enfant. Si tu avais obéi plus tôt, nous en aurions déjà fini. » Puis il s'en fut, sans songer à infliger aucune punition. L'homme resta effondré sur le sol, le teint crayeux, comme au firmament un espace vide où flotterait la lumière. L'Enfant se dirigea, l'air dégagé, vers le quatrième peloton qui retournait la terre encore plus loin. Là il vit une femme qui ressemblait beaucoup à l'image accrochée à l'arbre, dans la lumière sous les tiges. Elle était jeune, elle était silencieuse, elle avait une beauté digne. Il eut envie de la saluer, s'approcha et constata qu'elle ne ressemblait pas au portrait. Pourtant, plus il la regardait et plus elle lui faisait cette impression. Fasciné, il s'approcha encore. Mais elle, elle labourait, courbant puis redressant les reins, et peu à peu elle s'éloignait. Quand il fut encore plus près, il sut que c'était une femme arrivée l'avant-veille dans la zone – encore une enseignante, une professeure de musique qui venait de la capitale provinciale. Elle était pianiste. Ses mains s'étaient couvertes d'ampoules sanguinolentes, le sang coulait sur le manche de sa bêche. Il sortit son mouchoir pour l'essuyer. C'était un mouchoir en coton blanc grossier, aux quatre bords surpiqués, neuf et propre.

Elle le regarda et vit que son intention était bonne.



*L'Enfant du ciel*, p. 39-43

Ils labourèrent et ils semèrent, chaque zone devait établir un rendement prévisionnel.

L'Enfant ne leur en demandait pas trop. Partout ailleurs on annonçait cinq cents, six cents, sept cents livres par mu. Certaines zones parlaient de huit cents livres. L'Enfant exigeait seulement que dans leur zone, la zone 99, chaque peloton prévoie une productivité de cinq cents livres par mu, et cela irait. Un rendement moyen de cinq cents livres par mu.

Ce fut après le lever du soleil, il éclairait partout. La base de la zone 99 était si calme qu'on aurait pu entendre le bruit que faisait la lumière en tombant. L'Enfant avait convoqué les responsables des pelotons, alors ils étaient là, assis et muets devant lui. Il fallait qu'ils établissent leur rendement prévisionnel, et eux ils restaient obstinément silencieux.

« Je sais, dit l'Enfant. Ici un mu produit au maximum deux cents livres, mais ce n'est pas pour de vrai, il faut juste déclarer cinq cents. Il faut juste faire une annonce et après cultiver avec énergie. »

Ils étaient rassemblés chez lui. Son logement se trouvait à côté du portail, près de l'entrée. Il comportait trois pièces, celle du milieu servait de salle de réunion, sur les côtés il y en avait une qui était sa chambre et l'autre un rangement. Ils étaient dans la grande salle, assis sur des bancs, et comme il y en avait plusieurs, ils étaient chacun dans son coin, tous la tête basse. Un écrivain, un érudit, un professeur de religion. L'autre était cette professeure de musique, la pianiste. Ils avaient été nommés responsables, chacun dirigeait un peloton. Tous ils gardaient le silence.

« Tant que vous n'aurez pas annoncé de rendement, dit l'Enfant d'une petite voix, vous n'aurez pas le droit d'aller faire votre toilette. »

« Tant que vous n'aurez pas annoncé de rendement, vous êtes démis de votre charge. Je vous interdirai de rentrer chez vous pendant cinq ans, et pendant six, votre famille n'aura pas le droit de vous rendre visite », hurla-t-il pour finir.

Alors ils prévirent un rendement élevé.

Et il en fut ainsi.

La prévision était de six cents livres. L'Enfant était bon, il ne battait ni n'insultait, il avait juste donné des coups de pied dans les bancs, et le rendement avait grandement augmenté. L'Erudit, le Religieux et Musique partirent et allèrent déjeuner.

Ils firent leur toilette. Ils se sustentèrent. Le monde était ainsi.

Or l'Enfant n'avait pas laissé partir l'Ecrivain. Il lui dit : « Des quatre, c'est toi qui as prévu le rendement le plus bas, il faut que tu restes, j'ai à te parler. » Terrorisé, l'Ecrivain resta. Mais lorsqu'il vit Musique, l'Erudit et le Religieux s'en aller tranquillement, l'envie s'afficha sur son visage, aussi épaisse que la terre marron dans un champ juste labouré. Après leur départ, quand ils ne furent plus là, l'Enfant ferma la porte. Ils étaient seuls à présent dans la pénombre. Voici qu'il sortit le portrait de la Sainte Mère, le posa sur la table et demanda : « Qui est-ce ? Le Religieux l'avait collée en secret sur un arbre, au milieu des tiges de maïs à la bordure d'un champ. »

Voici qu'il sortit un livre, avec partout de petits dessins noirs et blancs, des courbes et des lignes par portées de cinq. « Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il. Lorsque j'ai nommé Musique à la tête du quatrième peloton, elle me l'a donné, c'était à elle. »

L'Enfant prit encore un certificat, de ceux qu'il avait distribués plus tôt, avec la balle dessinée dessus. Dans l'espace vierge sous cette balle dorée, deux vers étaient

inscrits : *Le seuil à franchir serait-il millénaire, toujours il faudra des tertres funéraires*, en caractères rouges qui sautaient aux yeux. « C'était sous l'oreiller de l'Erudit, qu'est-ce que cela veut dire ? » demanda-t-il en les montrant du doigt.

L'Enfant sortit encore beaucoup de choses, qu'il donna une à une à l'Ecrivain afin qu'il les examine. Une image de femme... à moitié nue ; un agenda... couvert de notes manuscrites ; un stylo à bille... exactement comme ceux des étrangers ; et un briquet... un truc à faire du feu... que même l'Ecrivain ne connaissait pas. L'instrument puait l'essence comme une voiture qui vient de démarrer. Inspectant l'un après l'autre ces objets, ils dirent nombre de choses et à la fin, l'Enfant s'empara d'une bouteille d'encre bleue, d'un porte-plume et d'un bloc de papier à lettres qu'il tendit à l'Ecrivain : « Tu peux écrire un livre. Ton désir devient réalité. Les autorités supérieures ont donné leur accord. Ici, dans la zone, tu as le droit de rédiger un ouvrage où exprimer tes théories. » Il lui dit : « Tu vas écrire une œuvre merveilleuse et extraordinaire ! Les autorités ont déjà trouvé le titre, elles l'ont intitulé : *Des criminels*. Il y a cinquante pages par cahier, elles te demandent de leur remettre lorsque tu les auras remplies et elles te donneront les cinquante suivantes. Si tu fais ça, non seulement elles te laisseront retrouver ta famille au chef-lieu de la province, mais ton ouvrage sera imprimé et distribué dans tout le pays. Tu seras muté à la capitale et tu commanderas à tous ceux qui écrivent des livres. »

Il lui dit : « Va. Dans cette zone 99, c'est en toi que j'ai le plus confiance. »

Sur le point de partir, l'Ecrivain tourna une dernière fois la tête pour annoncer : « Le rendement que nous avons prévu est trop bas, je déclare huit cents livres ! »

L'Enfant sourit. Le soleil avait une lumière dorée, de la terre montait une brume légère et quand le sifflet qui appelait aux champs retentit, son bruit aigu voleta dans la cour.

*L'Enfant du ciel*, p. 43-48

Le coup de sifflet avait déchiré le ciel, pourtant les gens traînaient dans leurs chambres au lieu de sortir. Ils ne prenaient pas le chemin des champs l'outil à l'épaule. Ils ne remorquaient pas les deux semoirs attribués à chaque bataillon. Les cordes restaient par terre. Les graines distribuées par les autorités, dans leurs sacs, à l'entrée des logements.

Ceux qui avaient commencé une lessive la continuaient.

Ceux qui avaient entrepris de rédiger leur courrier écrivaient.

Et ceux qui n'avaient rien à faire profitaient du soleil à croupetons.

Ils allèrent trouver l'Enfant et lui demandèrent comment ils pourraient obtenir un rendement de six cents livres par mu si personne ne labourait les champs.

L'Enfant regarda le Religieux, l'Erudit et Musique qui à peine sortis de chez lui y étaient revenus et chuchota un mot :

« Réunion. »

Alors ils les rassemblèrent.

Les hommes se regroupèrent sur l'espace libre devant la demeure de l'Enfant et s'y assirent par peloton. L'Enfant ne parla pas beaucoup, il produisit un document qu'il fit lire par un des jeunes. Avant il avait dit : « Celui qui lira ce document sera demain dispensé de travail, il ira au bourg porter les lettres pour le bureau de poste, d'où il rapportera le courrier et le journal. » Deux jeunes gens s'étaient tout

de suite proposés. L'Enfant en désigna un. Le document n'était pas long, c'était la liste des livres autorisés dans la zone. Une fois sa lecture achevée, l'Enfant resta un moment silencieux, puis à haute voix il déclara : « Vous avez tous entendu ? Ce sont les livres que vous avez officiellement le droit de lire. Les autres, c'est mal, c'est illégal et contre-révolutionnaire. »

« Maintenant, je sais quelle littérature vous lisez et où vous la dissimulez, continua l'Enfant en faisant les cent pas devant eux. Il y en a qui se cachent dans les toilettes pour lire des livres réactionnaires. Certains se couchent et se relèvent au milieu de la nuit pour en lire d'encore plus obscurantistes. D'autres sanglotent même en les lisant. » L'Enfant allait et venait, brusquement il s'arrêta, et pointant le doigt sur les deux jeunes gens qui avaient lu le document, il dit : « Vous ! En plus d'avoir congé demain pour aller chercher le courrier au bourg, vous avez droit à une récompense : trois jours de vacances l'an prochain pour aller rendre visite à vos familles. » Puis il leur dit : « Maintenant écoutez-moi bien, dans le bâtiment n° 2, allez retourner le lit de l'Erudit, il cache un livre extrêmement réactionnaire sous son oreiller. »

Ils y allèrent. Et ils y trouvèrent le volume réactionnaire *Les Sept Sages des Wei et des Jin*.

L'Enfant dit : « Allez fouiller les couvertures du Religieux dans le bâtiment n° 3. Ouvrez la housse de sa couette et cherchez. »

Ils y allèrent. Dans la literie soigneusement entretenue se trouvait un Ancien Testament à couverture noire, aux pages usées à force d'être consultées, toutes portant la trace du doigt imbibé de salive qui les avait tournées.

L'Enfant dit : « Allez dans le bâtiment n° 4, sous la couche de l'Ecrivain, il y a trois coffres en bois. Tous trois contiennent des livres. »

Ils y allèrent, trouvèrent trois coffres en bois et les rapportèrent. On jeta les habits par terre et on renversa les livres. Parmi eux se trouvaient La Mauvaise Herbe de Lu Xun, une *Prosodie des Tang et des Song*, ainsi que des romans étrangers, *Le Père Goriot*, *Don Quichotte*, un recueil de nouvelles de Mérimée, *Roméo et Juliette*, *David Copperfield*, et encore ceci : *Les Souffrances du jeune Werther*. Sept ou huit au total, tous de vieilles éditions, tous en mauvais état, avec des textes imprimés en caractères anciens. Dans ses romans l'Ecrivain ne parlait que de la Chine, mais ceux qu'il cachait et lisait étaient des livres étrangers.

Empilé sur le sol, le contenu des coffres faisait une petite montagne, cela donnerait un beau feu si on les brûlait.

Voici que le regard de l'Enfant s'arrêta sur Musique. Elle avait pâli, son visage était blanc comme une feuille de papier, blanc comme la neige, blanc comme un brouillard blanc. Elle avait pris place tout au fond. Comme l'Enfant la dévisageait, tout le monde se tourna vers elle et elle baissa la tête. Alors l'Enfant détourna les yeux pour les poser sur un gros professeur d'âge mûr et il lui dit : « Tu t'es plaint auprès des autorités. Tu as dit qu'au lieu de rentrer chez eux le week-end, les cadres devaient aller au théâtre voir de vieilles pièces pour faire leur éducation. Mais ton oreiller est bourré de livres anciens cousus avec du fil, dont le plus réactionnaire et le plus licencieux de tous : *Le Rêve au pavillon rouge*. On prétend que tu connais par cœur tous ses poèmes. »

Puis il pointa le doigt sur une fille malingre : « Dans une lettre adressée aux dirigeants suprêmes de Pékin, tu prétends qu'aujourd'hui toutes les autorités supérieures sont corrompues. Mais pas toi. Toi tu n'es pas mauvaise, dans ton tiroir il n'y a pas de livres, il est juste bourré de sucreries

occidentales. Ta famille t'envoie tous les mois un vêtement, avec à l'intérieur une livre de bonbons. Tous les matins quand tu te lèves, quand tu pars au travail, quand tu en reviens et avant de dormir, tu en manges un en catimini. Au moins cinq par jour. Ce qui fait cent cinquante par mois. Sais-tu qu'aujourd'hui encore le petit peuple de la Chine n'en a jamais vu, de ces berlingots enrobés de papier ? Le sais-tu, oui ou non ? »

L'Enfant avait un merveilleux don de voyance, il savait beaucoup de choses, il disait qu'untel avait caché des livres en tel endroit, et on les trouvait effectivement en cet endroit. Il disait qu'un autre avait dissimulé quelque chose quelque part, et effectivement on trouvait la chose où il avait dit. Il se tenait devant la foule et en parlant il bourrait les livres de coups de pied. Le tas montait de plus en plus haut, il fut bientôt comme un rempart, comme une montagne. Il était derrière, voici qu'il vint se placer devant. Et voici que le soleil le suivit, il ne tomba plus sur son dos mais sur la pile des livres. Des étincelles de poussière s'allumèrent et se mirent à danser dans la lumière. Les visages des hommes étaient livides de frayeur, leurs regards avaient des lueurs ahuries, ils fixaient l'Enfant comme ils auraient fixé un dieu. Et le dieu aussi les fixait. Des oiseaux passèrent dans le ciel, de leurs ailes déployées des plumes tombèrent en tournoyant, il en prit une, la regarda, la jeta et s'écria :

« Je n'en dirai pas plus. Vous savez où vous les avez cachés, je le sais aussi, le ciel le sait aussi. A présent vous allez me remettre ces livres réactionnaires que vous n'avez pas le droit de lire et ce sera fini, le problème sera réglé une fois pour toutes. »

Alors tous ils y allèrent, chacun se rendit dans sa chambre pour y chercher ses lectures habituelles. Presque tous se levèrent d'eux-mêmes et firent montre de zèle.

A celui qui hésitait encore, l'Enfant jetait un œil. Et le dubitatif ne doutait plus, il s'empressait d'aller chercher. Musique était sur le point de faire comme eux, elle était déjà debout, mais ce voyant l'Enfant lui dit : « Inutile, tu n'as pas de livres. »

Alors elle se rassit, et à l'égard de l'Enfant elle éprouva de la reconnaissance.

Ils avaient tous regagné leurs chambres, elle seule était restée.

Ils revinrent avec les livres, et ce fut comme s'ils jetaient de vieilles chaussures. Ils en balançaient un ou plusieurs sur la pile. Elle était de plus en plus haute. Le soleil aussi. La pile et le soleil s'élevaient. Du tas montait un fumet de papier, jaune corrompu, qui en flottant se mêlait au souffle de la campagne automnale.

Le tas de livres prenait de la hauteur.

L'Enfant en prit quelques-uns au hasard, un *Cris de Lu Xun*, un *Faust*, un *Notre-Dame de Paris*, et il y mit le feu. Il prit la *Phénoménologie de l'esprit* et il y mit le feu. Il prit *La Divine Comédie*, il prit *Les Contes étranges du studio Liao* et il y mit le feu. L'Enfant brûla un grand nombre de livres, mais ayant pris un roman de Balzac, il le rejeta dans le tas. Au moment de brûler un Tolstoï, il le rejeta aussi dans le tas. Il rejeta *Crime et Châtiment* et dit aux deux jeunes gens : « Le reste, portez-le chez moi. Cela me servira de combustible en hiver, quand je ferai du feu. »

Ils déménagèrent les livres dans sa maison, derrière lui.

De chaque pile qu'ils déplaçaient, l'Enfant extrayait un livre qu'il levait, criant à s'en écorcher la gorge : « A qui celui-ci ? Dis-moi : six cents livres de rendement par mu dans la zone 99, tu trouves ça beaucoup ou pas grand-chose ? »

Puis il en prenait un autre : « Tu es d'accord pour aller labourer les champs ? »



Ou il montrait un coffret à la reliure cartonnée : « Ce livre est réactionnaire sur la terre comme au ciel. A ton avis, est-ce qu'un mu peut donner six cents livres de blé ? »

Quand vint midi, l'Enfant avait épuisé la pile. Il ne posait plus de questions. Les gens prirent les semoirs et les graines pour aller les épandre dans les champs.



## II. LA NOVÉDUCATION

*Le Vieux Lit*, p. 1-2

J'ai commencé d'écrire.

J'avais du papier, j'avais une plume, j'avais de l'encre. Les autorités avaient décidé du titre, *Des criminels*, et me sommaient de noter et leur transmettre dans leur intégralité les faits et gestes des criminels de la zone 99. Certes j'aspirais à écrire, mais pas ce livre-là. A l'instant où j'avais saisi les outils que me donnait l'Enfant, mes mains avaient tremblé. J'avais un demi-siècle d'âge, et en sus de cinq romans-fleuves, d'une vingtaine de romans courts et d'une bonne centaine de nouvelles, j'avais encore à mon actif plusieurs recueils d'essais. Mes œuvres avaient été traduites en anglais, en russe, en allemand, en français et en italien, mais aussi en coréen et en vietnamien. Tout le monde en connaissait les adaptations cinématographiques, récompensées par des prix internationaux. Quand elles se rendaient à l'étranger, les plus hautes autorités du pays m'avaient souvent demandé de dédicacer un exemplaire du plus célèbre de mes romans au dirigeant ou président qu'elles allaient rencontrer.

L'unité de travail n'arrivant pas à remplir son quota de novédugués, c'était à moi, en tant que sommité, qu'il était revenu de présider le colloque démocratique des écrivains et critiques de notre province qui les désignerait. Nous avons commencé à huit heures du matin, à une heure de l'après-midi nous n'en avons pas fini. Choisir une personnalité réactionnaire qui devrait absolument se faire réformer était encore plus difficile qu'élire un président dans certaines contrées. Depuis trois jours nous étions réunis pour procéder au vote, la lassitude des participants montait comme l'eau pendant une pluie de tempête. En ce troisième jour nous avons une heure de retard déjà pour le déjeuner, la faim faisait gronder les estomacs, les langues et les lèvres se desséchaient, finalement l'assistance m'a interpellé : « C'est toi l'autorité, désigne le réactionnaire et voilà ! Nous lèverons la main et approuverons quel que soit celui que tu proposes. »

Il était bien sûr hors de question que je donne un nom au hasard.

J'ai distribué des feuilles de papier et décidé d'appliquer le système du vote sans candidature, laissant à chacun le soin d'y inscrire le patronyme du collègue qui était à ses yeux le plus réactionnaire. Qui plus est, démocratiquement et astucieusement, je leur avais expliqué que s'ils craignaient de laisser une trace écrite, ils pouvaient écrire de la main gauche ou imiter la calligraphie d'un collègue. Eventuellement de la main gauche à tâtons en fermant les yeux ! « Enfin, faites comme vous l'entendez pour qu'on ne vous reconnaisse pas mais mettez-moi un nom sur ce papier ! »

Et tous, chacun à sa manière, se sont exécutés. Quand on aurait relevé les feuilles, bien sûr, c'était

celui dont le nom reviendrait le plus souvent qui l'emporterait. Or, résultat, la quasi-totalité des suffrages me désignaient.

J'avais été élu à la majorité.

En conséquence de quoi je me suis retrouvé à écrire à certain dirigeant une lettre où je faisais la liste de mes publications et parlais de mes hauts faits artistiques et de mon sincère dévouement à l'Etat, espérant que les autorités de la capitale interviendraient dans l'affaire et retireraient mon nom de la liste des réactionnaires. Elles ont réagi sur-le-champ, très vite la réponse est venue : « Votre talent d'écrivain est tel qu'il faut absolument que vous séjourniez dans une zone de novéducation où vous produirez pour le peuple une authentique œuvre révolutionnaire. »

Le jour où j'ai quitté la capitale provinciale, tous mes collègues – ceux-là mêmes qui m'avaient élu – sont venus me faire leurs adieux et tous, d'une seule voix, m'ont expliqué que j'étais, du fait de ma gloire, de mes succès et de mon renom, le seul à pouvoir supporter la novéducation : « Pendant ton absence nous prendrons bien soin de ta famille, enfants et parents. »

### *Le Vieux Lit*, p. 7-10

La zone 99 se situait dans la plaine centrale, à une quarantaine de kilomètres au sud du fleuve Jaune, dont la séparait une vaste étendue de sables abandonnés par les eaux au fur et à mesure de leurs incessants changements de lit. Le flot matriciel a tant débordé, tant inondé au fil des siècles que la qualité

des terres est déplorable et que la majorité des paysans ont depuis longtemps migré, abandonnant sur place une population restreinte et quelques rares hameaux, des champs sablonneux, des herbes folles et des friches à l'infini : l'endroit idéal pour l'établissement d'un pénitencier et le bannissement des délinquants. De la dynastie Ming à la Libération, les prisons ont ici allègrement prospéré, le nombre de leurs pensionnaires ne cessant d'augmenter – ils ont été jusqu'à trente-cinq mille, condamnés à mort ou bagnards qu'on employait principalement, une fois consolidée la digue du fleuve Jaune, à extraire le limon de l'ancien lit pour bonifier les champs et les rendre arables. Lorsque des dizaines de milliers de mus eurent été ainsi transformés, le vieil Etat était défunt, un nouveau avait été fondé, et le centre de détention et d'exécution des condamnés à mort était devenu une ferme de rééducation par le travail. Une grande ferme où ceux dont la réclusion était limitée dans le temps cultivaient les céréales et le coton. Puis, quelques années après la fondation de la République, nouveau changement, la région se fit zone de novéducation pour les criminels.

Son agencement était calqué sur celui de l'ancienne prison, bâtiments disséminés sur l'immense étendue du vieux lit, avec un quartier général et des subdivisions. Le quartier général était au bourg. Autour, les subdivisions et les terres. Certaines ne disposaient que d'un millier de mus, d'autres de presque dix mille, mais dans les faits nul ne savait avec exactitude combien il y en avait en tout, ni combien de criminels s'y novéduquaient. D'aucuns avançaient le chiffre de dix-huit mille sept cents, d'autres prétendaient qu'il y en aurait plus de vingt-trois mille. Parmi

cette vingtaine de milliers de délinquants, quelque quatre-vingt-dix pour cent étaient des professeurs, des érudits, des enseignants, des écrivains, bref toutes sortes d'hommes éduqués de toutes professions, pour dix pour cent seulement de cadres d'Etat et de hauts fonctionnaires. Dans la zone 99, nous étions à quatre-vingt-quinze pour cent des intellectuels.

C'était la plus excentrée, la plus éloignée du quartier général, la plus proche aussi de la berge du fleuve. De ce fait, il n'y avait pas lieu d'y craindre les évasions. Que vous preniez à droite, à gauche ou droit devant, il vous aurait fallu traverser dix ou vingt lis de lande sauvage où, hormis les détenus des autres zones, vous n'auriez croisé nulle ombre humaine ou même animale. Au bout d'encore dix ou vingt lis, laissant derrière vous cette gâtine à la végétation disparate, vous seriez tombé sur des champs, des cultures de céréales, mais ce village et ces êtres humains que vous auriez l'impression d'avoir trouvés ne seraient qu'une autre zone de novéducation et un autre groupe de criminels en train de labourer et d'ensemencer. Vos semblables, des délinquants qui devaient se réformer. Le règlement voulait que si un détenu en soupçonnait un autre de chercher à s'évader et en faisait le rapport, il bénéficie d'un mois de vacances pour rendre visite à sa famille, récompense qui passait à trois mois s'il le capturait alors qu'il était déjà en fuite. En attrapiez-vous trois, vous étiez relâché et réintégriez votre unité de travail dans votre ville d'origine. Aussi, à l'intérieur de la zone, chacun était-il sans cesse en train d'espérer avoir quelqu'un à dénoncer. Tous attendaient le jour où ils acquerraient enfin des mérites en appréhendant un évadé. Bien sûr, le candidat à la belle pouvait prendre

par le nord, franchir les eaux et se réfugier dans les villages sur l'autre berge. Mais là-bas le fleuve Jaune, arrivé dans le Henan après être sorti du Gansu et avoir traversé le Shaanxi, connaît à la saison des pluies des crues qui montent jusqu'au ciel, il charrie un tel mélange de sable et de vase que personne ne se risquerait à le passer ; quand vient l'hiver il gèle, et on pourrait y aller à pied, mais au cœur de ce chenal de plusieurs toises de large, il est encore des coins qui ne sont pas pris par les glaces, et l'eau étant si froide qu'elle pénètre jusqu'à la moelle, nul ne s'y hasarderait. Le fleuve Jaune faisait à la zone un écran naturel, comme la frontière d'un Etat où celui qui se serait engagé aurait fatalement dû mourir. Tel était l'environnement, fluvial et humain. Un détenu s'en était une fois échappé, mais rattrapé par un autre il avait vu sa sentence aggravée, tandis que celui qui lui avait mis la main au collet, devenu homme nouveau, avait gagné le droit de retrouver sa famille. Ceux qui s'étaient imaginé qu'à la fin de l'automne, soit au tout début de l'hiver, les eaux baissaient n'étaient pas non plus allés bien loin, ils s'étaient noyés et le courant avait entraîné leurs corps jusqu'à une plage vingt lis plus loin. Il y en avait un, cependant, qui avait réussi son évason. Mais dès qu'il avait été de retour chez lui, sa femme et sa fille, du fait de leur haut niveau de conscience politique ou simplement parce qu'elles avaient peur, l'avaient renvoyé se faire novéduquer. Il en était advenu que, de la zone, il avait atterri en prison, tandis que l'épouse, d'institutrice, avait été promue directrice d'école ou était passée, en récompense de ses mérites, de la tête de la section à celle du service.

Plus personne n'avait songé à s'échapper.



D'autant que la vie dans la zone était réellement plus agréable qu'au pénitencier. On mangeait à sa faim, on était chaudement vêtu, l'air avait la fraîcheur et l'humidité de ces pommes et ces poires qu'on cueille dans l'arbre au sixième ou septième mois. Encore mieux, la plupart des détenus coulaient en hiver leurs jours à se chauffer au soleil, l'été à jouir de la brise. Sur les quatre saisons que compte une année, il n'y avait qu'à celle des champs qu'il fallait travailler, dès la morte-saison ils étaient comme en vacances. Moi, par exemple, j'avais tout loisir de me promener, de respirer, de bavarder, de jouer aux cartes et de dormir, je pouvais même écrire. Si tout un chacun n'avait pas radicalement nié la possibilité d'obtenir un rendement de six cents livres par mu, nous aurions probablement pu continuer de lire nos livres préférés. De réfléchir à nos sujets de prédilection.

Mais nous avons commis une erreur. Nous avons affirmé que la productivité ne pouvait pas atteindre les six cents livres. La situation avait changé, le grain de sable s'était fait galet, la brise légère tournait à la tempête.

*Des criminels*, p. 9 (extrait)

Dans l'après-midi du 26 décembre, j'ai constaté que Musique partait aux champs avec un exemplaire de *La Dame aux camélias* dans sa poche. C'est un roman français réactionnaire qui fait l'éloge des prostituées. Non seulement elle ne l'a pas remis d'elle-même aux autorités, mais en plus elle a le toupet de l'emporter au travail, pendant la pause elle se met à l'écart pour le lire en cachette et se

laisse complètement absorber, les larmes aux yeux elle fixe l'image de cette putain, cette Marguerite lourdement fardée, et reste des dizaines de secondes sans parvenir à s'en détacher – on voit là combien son idéologie est infâme et corrompue. Ladite fille de mauvaise vie porte toujours un camélia rouge pour séduire les hommes, en conséquence de quoi elle sent toujours comme cette fleur. Musique elle-même use d'une crème de jour dont le parfum rappelle celui du camélia. Les cheveux de Marguerite tombent en cascade de boucles, Musique porte les siens libres, ils tombent eux aussi comme une cascade sur ses épaules. Qu'est-ce que cela prouve ?

Je suggère que les autorités supérieures fassent particulièrement attention à ces manifestations et agissements bourgeois et corrompus.

*Le Vieux Lit*, p. 17-22

Les autorités ont exigé que j'écrive un mémorandum intitulé *Des criminels*, soit que je note dans leur intégralité les propos et comportements de mes codétenus de la zone 99 qu'elles ne peuvent, elles, ni entendre ni voir. C'est la condition pour que je puisse très vite devenir un homme nouveau et rentrer chez moi. Alors j'écris ce que mes yeux et mes oreilles constatent, et si certains passages restent dans mes tiroirs, d'autres je les transmets. Ces derniers sont la preuve de ma loyauté et la base de mes mérites en tant que novéduqué, le reste constitue les notes, le matériau brut du roman que je rédigerai quand j'aurai achevé ma reconversion. Lesquels sont pour moi les

plus importants, je ne sais, de la même manière que j'ignore si, pour un écrivain, c'est sa vie ou son œuvre qui compte le plus. Quoi qu'il en soit, j'ai le droit d'écrire. Au vu et au su de tous, alors que l'encre est interdite, sous couvert de chef-d'œuvre révolutionnaire je rédige mon mémorandum, lequel m'offre par ailleurs un glorieux prétexte pour noter à la barbe des autorités ces réflexions qui seront l'étoffe de mon futur ouvrage. Je suis l'être de la zone 99 en qui l'Enfant a le plus confiance, il se fie à moi comme à ses prunelles, son ouïe et ses doigts.

Le labourage a commencé.

Plus personne n'affirmait que nous n'aurions jamais six cents livres de rendement. Plus personne n'ouvrait sa gueule puante d'intellectuel pour crier à la « falsification », à l'« exagération », à l'« insulte à la science » ou autres âneries. Tous nous l'affirmions : « La science, c'est une fiente. Autant l'enfouir sous une pierre. »

La terre ayant été répartie à raison d'en moyenne sept mus par personne, cela nous en faisait dans les deux cents, champs composites d'argile, boue et sable mêlés, par peloton. Les plus petites parcelles couvraient à peine quelques mus, les plus grandes de plusieurs dizaines à une centaine, entre elles se trouvaient des étangs, des trous d'eau et quelques lacs, là où l'eau s'accumulait au fond des dépressions, ainsi que des pans de sol alcalin, sec et dur, obstinément incultes et blanchâtres. Du fait que les parcelles étaient ainsi coincées entre l'eau et la friche, il arrivait souvent que vingt ou trente lis restent déserts. Pour en avoir fini dans la semaine avec labour et semailles, les quatre pelotons de la zone 99, soit sept ou huit personnes par unité, allaient autour de celui qui menait le semoir, les autres tirant sur les cordes

de chaque côté. Auparavant, quand un mu devait produire deux cents livres de blé, on y épandait la moitié d'un sac de quarante livres. Là il était question de lui en faire donner six cents. Le semis devait être serré, aussi pour chaque mu utilisait-on un sac de cent cinquante livres. Dans cette plaine sauvage où la canicule était finie mais que n'avait pas encore touchée la froidure de l'hiver, le vent qui soufflait du fleuve Jaune là-bas était porteur d'une senteur de vase et d'âpreté saline, sa caresse rafraîchissait les visages mais les corps des haleurs étaient en eau, comme s'ils s'étaient douchés et habillés sans prendre le temps de s'essuyer.

Notre peloton se trouvait quelques lis au sud de la base, après une dépression de trois lis de circonférence, dans un champ triangulaire d'une cinquantaine de mus perdu au milieu de la lande déserte. La terre, que nous avons fini de labourer, était d'un jaune rougeâtre qui étincelait au milieu de tout ce blanc, sables salés et herbes alcalines. Epandant les semences, tirant sur les cordes, pas à pas il s'agissait d'aller d'un bout à l'autre du champ puis de repartir dans l'autre sens, incessant va-et-vient sans pause ni repos, sans cesse nous marchions, sans cesse en mouvement, et c'était pourtant comme si nous n'avancions pas, nous étions tels ces oiseaux en plein vol qui semblent immobiles dans l'immensité du ciel. C'était moi qui distribuais les graines en me déhanchant, j'étais le « charétier », comme disent les paysans. Ce n'était pas plus difficile qu'écrire un roman, il suffisait d'enfoncer les quatre piques dans deux pouces de terre, de relever les brancards à trente degrés, puis d'utiliser la force des tireurs pour secouer la poignée avec régularité afin que le grain

s'écoule par les trous et tombe dans les poquets. Que là où le semoir passait, les semences soient semées. Au bout de deux allers-retours mon apprentissage était fait, au bout de quatre je pouvais être considéré comme un expert. Les tireurs devant moi m'évoquaient quatre ânes avec des œillères en train de faire tourner une meule.

« Vous êtes fatigués ? » leur demandait l'ânier.

« Oui, répondaient-ils. Cinquante livres de semence donnent un rendement de deux cents livres par mu, ne peut-on en obtenir six cents avec cent cinquante livres ? »

« Si vous avez soif, allez vous désaltérer au bord du champ », disait l'ânier.

« On nous a pris tous nos livres, le soir nous jouons aux cartes », répondaient-ils.

« L'Enfant est bon, il n'a pas tout brûlé » disait l'ânier.

« Il paraît... il paraît qu'il y a quelques jours, dans une autre zone, ils ont capturé un professeur en fuite, lui ont enlevé son pantalon pour lui enfoncer sur la tête et l'ont envoyé comme ça compter les étoiles du ciel à travers les jambes. »

A force d'ensemencer depuis que le soleil était haut jusqu'à ce qu'il incline vers l'ouest, nous étions aussi fatigués que des chiffons ramollis ou l'herbe qui a survécu à l'hiver. Alors nous nous reposions, assis à même le sol au milieu du champ, nous nous déchaussions, vidions la terre de nos savates. De cette terre nous extrayions les insectes qui s'étaient glissés dans la semelle et y avaient été réduits en bouillie. Puis nous examinions les uns sur les autres ces marques sanglantes que les courroies nous laissaient aux épaules, nous cherchions nos

ampoules et les percions avec une épine, pressant pour faire sortir le sang et poussant des « aïe ! » et des « ouille ! » rouges et verts qui retentissaient jusqu'au plus haut du ciel.

L'un des jeunes gens qui s'étaient proposés pour aller chercher les livres à la place de l'Enfant était à l'origine chercheur dans un laboratoire universitaire. Son directeur, estimé propre à se faire novédiquer, avait argué de son grand âge, qui l'aurait rendu incapable de résider dans la zone : « Maître et élève ne font qu'un, vas-y à ma place. » Les larmes aux yeux, le jeune homme était allé voir les autorités de l'établissement. Lesquelles lui avaient demandé s'il était vraiment résolu. Il avait hoché la tête : « Maître et élève, père et fils ne font qu'un, je n'ai pas d'autre moyen de le remercier. » Il s'était ainsi retrouvé dans la zone 99 et relevait de notre peloton. Pendant la pause il partit pour uriner vers un hallier situé à bonne distance. C'était une trotte. Mais une fois sur place et seul, brusquement il resta en arrêt.

Puis vite se cacha derrière un autre bouquet d'épineux.

Puis revint en courant, le souffle court, semblable au cerf qui bondit de champ en champ, pour m'attraper par le bras et m'entraîner, toujours à la même allure, vers les ronces sauvages huit cents mètres plus loin. J'eus beau m'inquiéter : « Qu'est-ce qu'il y a ? » « Un spectacle intéressant », fut la seule réponse que j'en tirai. Son visage avait le vermillon d'un soleil sur le point de se coucher. Pour plus de célérité il s'était mis pieds nus et garda ses chaussures à la main comme deux maquettes de bateau jusqu'au moment où, en ayant fait tomber une en trébuchant, il lâcha

l'autre et se mit à galoper à la même vitesse qu'il avait jeté sa savate.

Les semeurs, qui lui avaient emboîté le pas sans savoir de quoi il retournait, étant à ses trousses comme à celles d'un voleur, il s'immobilisa soudain. Une idée venait de lui passer par la tête. Me regardant bien en face, il demanda :

« Pour une dénonciation, la récompense, c'est bien un mois de vacances ? »

Je hochai la tête : « Quelqu'un cherche à s'échapper ? »

Il sourit : « Pire ! » Puis se tournant vers les autres il leur cria : « Eh ! C'est moi qui ai fait la découverte, c'est ma dénonciation, vous n'avez pas le droit de me la disputer ! »

Après quoi, de la main il leur intima de se calmer et, lorsque le silence fut revenu, reprit sa progression sur la pointe des pieds. C'était la fin de l'été, presque le début de l'automne, les acacias et les ormes de la lande ainsi que les épineux sauvages qui poussaient autour de leurs pieds semblaient, sur cette terre sableuse, des bouffées de fumée soudainement jaillies. A l'origine d'un noir d'encre, les feuilles des ronces commençaient en cette saison déclinante à tomber, au milieu de cette dense profusion de vert sombre, leurs buissons serrés avaient pâli, blanchi. A la violente senteur de la campagne émeraude se mêlait le jaune fané de la déchéance automnale. Les ajoncs, hauts comme un ou deux hommes, poussaient serrés les uns contre les autres tels les rangs d'un meeting. Nous réglâmes notre pas sur celui du jeune chercheur, s'il accélérât nous accélérions, s'il ralentissait nous ralentissions. Quand il fut devant le hallier, il s'arrêta et leva un pied pour nous signifier

de nous déchausser comme lui. Tout le monde obtempéra et le suivit pieds nus, savates à la main.

Plus près, encore plus près.

A pas de loup, le dos rond, nous contournâmes quelques gros ronciers pour aller vers un autre, un peu plus loin. Las, quand nous y fûmes il n'y avait rien, sinon un pan d'herbes folles écrasées entre les tiges. Sinon quelques brins de graminées arrachés pour faire une couche sur le sol et qui tel un lit gardaient la forme et l'empreinte des corps qui s'y étaient roulés. Sinon l'odeur étrange, végétale et fétide des ajoncs. La jonchée était vide, le désarroi l'envahit, son visage afficha une déception massive. « Eh merde ! » jura-t-il en balançant un coup de pied dans les herbes.

Et tous ces professeurs, ces enseignants, ces hommes cultivés enfin, de tous bords et de toutes sortes, de s'écrier après lui : « Et merde ! »

Puis ils tournèrent leurs regards vers le lointain, où ils aperçurent les semoirs des deuxième et troisième pelotons ; les deux groupes allaient dans le soleil déclinant comme deux troupeaux d'ânes ou de bœufs.

*Le Vieux Lit*, p. 29-32 (extrait)

Le ciel était déjà noir que le Chercheur n'avait pas retrouvé son calme, les fornicateurs qu'il aurait pu, qu'il aurait dû coincer dans le roncier lui avaient échappé, la vexation se lisait sur son visage, aussi lourde qu'un parpaing au milieu de l'air. Il avait passé le reste de l'après-midi tête basse et visage en cendres, plié en deux pour tirer la corde avec tant de



force que le semoir tremblait, vibrait et avait failli être éjecté du lopin.

Le lendemain nous reprîmes le travail mais à tout bout de champ il eut besoin d'aller pisser dans ce buisson. Dès qu'il était sur place, il s'y enfonçait à pas feutrés, prenant mille précautions, dans l'espoir chaque fois renouvelé de tomber sur le même tableau que la veille.

Mais il eut beau y aller plein d'entrain, il en revint toujours désappointé.

Un de nos professeurs, un quadragénaire, finit par lui demander ce qu'au bout du compte il avait vu.

Il ne répondit pas.

Le professeur s'énerma : « Tu t'imagines sans doute que je n'ai pas mon idée ? Des fornicateurs, oui ! »

Le Chercheur écarquilla les yeux : « C'est moi qui les ai surpris ! J'étais le premier ! »

« Où sont-ils ? Il faut des preuves pour dénoncer quelqu'un et le faire arrêter ! ricana le professeur. Si tu as trouvé un couple dans un hallier, qu'est-ce qui empêche les autres d'en faire autant dans celui d'à côté ? » Et sur ces mots, avec le plus grand naturel et la plus grande franchise il se dirigea vers un roncier à l'est, non sans se retourner au bout de quelques pas pour assener : « Si je les débusque et que je fais mon rapport, je passerai le Nouvel An à la maison ! »

Sur-le-champ le groupe se dispersa, mes coéquipiers s'égaillèrent aux quatre coins, partout où il y avait des ajoncs. Ils me laissaient le semoir et les graines, plus personne ne tirait les cordes, tous étaient partis surveiller les buissons, les cuvettes et les fondrières, tous ayant prétexté un besoin naturel pour rompre le rang, tous à la recherche en fait du couple

adultère. Tous espérant là où ils allaient tomber nez à nez avec deux novéduqués nus comme des vers au milieu des herbes, ou en train de s'enlacer dans un coin écarté. Arrivés pile au bon moment, ils feraient irruption et crieraient bien fort d'une voix stupéfaite : « Ciel ! Nous venons ici pour nous réformer et vous, vous faites des cochonneries ! Vous n'avez pas honte de vous livrer à la débauche ? » Ensuite ils ordonnaient au couple de se rhabiller et de les suivre. Et ils livreraient à l'Enfant deux êtres effrayés, tremblant de tout leur corps et le visage livide.

Ils auraient accompli une action méritoire.

Quelques jours avant le Nouvel An, ils se verraient accorder leur récompense et iraient passer la fête chez eux, avec leur femme et leurs enfants.

Ils s'étaient dispersés, tel près de ce fourré, tel tournant autour de cette fondrière, d'autres carrément à la périphérie des terres que les trois autres pelotons ensemençaient. Leur absence dura, il fallut que le soleil soit sur le point d'atteindre son zénith pour les voir revenir, à la queue leu leu, de leurs quatre coins. Mais lorsqu'ils se retrouvèrent face à face, personne n'eut à s'inquiéter de ce que ses collègues avaient vu ou découvert, tous affichaient le sourire de la défaite.

« Tu t'es bien soulagé les boyaux ? » s'enquit un professeur.

« J'ai une petite diarrhée », lui répondit l'interpellé avec un pauvre rictus.

Un autre, à la cantonade : « J'ai trop bu, moi, ce matin, je n'arrête pas de pisser ! »

Puis ils se remirent en silence à traîner le semoir, plus personne ne chercha à tirer au flanc, plus personne ne gaspilla sa peine à surveiller les alentours.

Vint le sixième jour, personne n'avait trouvé de couple adultère, nous étions en revanche plus près que les autres d'en avoir fini avec nos deux cents et quelques mus. Notre tâche serait bientôt accomplie mais tous étaient épuisés, prêts à choir dans la boue, et de retour à la base ils s'effondraient dans leurs lits. Moi aussi, parce que, à force de secouer le semoir et de l'agiter avec régularité pour bien épandre les graines, j'avais les bras tellement ankylosés qu'ils pendaient comme des bûches de chaque côté de mon corps. Prenais-je ma main pour les pincer, cela me faisait autant d'effet que si j'avais touché une patte de chien ou un jambon de porc. Cette nuit-là, alors que je dormais comme un mort, le Chercheur me secoua et, penché sur mon oreiller, d'un ton impatient m'intima : « Vite ! Lève-toi ! Il y a cinq femmes qui ne sont pas couchées ! »

Abasourdi, je me mis debout et, me contentant de glisser les pieds dans leurs savates à la faveur de la lune par la fenêtre, je l'entraînai dehors, où dans l'ombre de l'arbre qui se dressait près de la porte, je l'écoutai me raconter comment, tous les soirs à l'heure du dîner, quand les novéduqués étaient rentrés des champs et se retrouvaient à la cantine, il avait observé qui mangeait avec qui et chez qui le degré d'intimité dépassait la normale. Il avait repéré au moins dix couples. Des gens qui s'asseyaient toujours l'un à côté de l'autre, ou allaient s'accroupir ensemble dans un coin. Il avait vu des hommes offrir leur part à des femmes, et des femmes déposer dans le bol des hommes le pain qu'elles n'arrivaient pas à finir ou n'avaient pas le cœur de garder pour elles. Décidé à prouver que ces criminels entretenaient des rapports illicites, il avait ce soir-là quitté le réfectoire

avant tout le monde et s'était caché dans l'encoignure d'un mur devant le dortoir de ces dames pour compter celles qui n'y rentraient pas ou que pour en ressortir.

« Cinq en tout ! précisa-t-il à voix basse. C'est le milieu de la nuit, et seules vingt-deux de nos vingt-sept détenues sont chez elles. »

La nuit était aussi profonde qu'un puits tari. Blanche et fraîche au-dessus de nos têtes, la lune semblait un bloc de glace solidifié dans le ciel. Des bâtiments s'échappaient des ronflements exténués, vase aussi jaunâtre et boueuse que cette espèce de poix qui stagne sur les chemins de terre les jours de pluie. Je le fixai dans l'obscurité comme j'aurais fixé un tableau inachevé à l'esquisse encore floue.

« Pourquoi n'es-tu pas dehors à leur faire la chasse ? »

« Si je suis seul et que c'est la nuit, ils risquent de nier et de crier au coup monté. Avec toi j'aurais un témoin. »

Je réfléchissais : « Dans ce cas, à qui appartiendra la dénonciation ? »

« J'y ai pensé. Un seul couple, il sera à mon actif. Deux, on fait moitié-moitié. Trois, on divise quarante-soixante. Quatre parts pour toi et six pour moi, après tout, dans cette histoire, c'est moi qui ai fait le gros du travail ! »

C'était équitable. Un bref instant de réflexion et sans plus hésiter je le suivis. Il y a encore de la lumière chez l'Enfant, notai-je avant de franchir le portail. Il y avait même du bruit, probablement le grincement d'une scie à bois, il devait être en train de menuiser quelque chose. Inutile de l'alarmer, nous passâmes sur la pointe des pieds devant sa porte et sa fenêtre.

Au pied de l'enceinte, côté est, deux personnes étaient blotties mais lorsque nous approchâmes à pas feutrés et braquâmes la lumière sur eux, ce n'était que deux hommes de notre peloton, cachés là eux aussi dans l'espoir de surprendre une relation illicite. Derrière le mur du fond, quelque chose bougeait, à nouveau nous braquâmes notre lampe, à nouveau ce n'était qu'un criminel du troisième peloton, à plat ventre dans l'herbe. Ce qu'il faisait ? On prétendait qu'il y avait des vicieux dans la zone, il espérait les attraper pour établir son mérite. Nous prîmes alors de concert la direction d'un bosquet plus avant, mais nous ne l'avions pas atteint que quatre torches étaient pointées sur nous, et quatre voix énoncèrent en même temps :

« Encore des hommes ! »

Quand la lune se coucha et que les étoiles se raréfièrent, cette nuit-là, tout le monde ayant un peu froid, on estima que le jour était sur le point de se lever et qu'il fallait rentrer. Chacun regagna ses quartiers, et on s'aperçut alors que l'on avait été une bonne soixantaine à vouloir prendre les fornicateurs en flagrant délit. Soit la grosse moitié de la zone. Le plus âgé avait soixante-deux ans, le plus jeune vingt et quelque, si on nous avait alignés nous aurions formé une très longue colonne, comme un dragon en train de voler au-dessus de la campagne nocturne.